

les Champs-Élysées le 30 mai, Philippe finit par abandonner Malraux à sa grandiloquence. À la littérature et à la fratrie succéda l'idéologie des petits groupes, seules instances à promettre la fin de l'aliénation en perpétuant le culte du secret, condition *sine qua non* pour que la sacralité du monde résiste à la grande braderie du consumérisme montant.

Cette attente collective ordonna pendant des années sa vie. Le jour, il rédigeait un journal militant ; le soir, il rejoignait la communauté dont il était le penseur caché. Mais il ne vécut jamais cette époque de façon sectaire ou irrationnelle. Les chapelles dostoïevskiennes où je m'épanouissais le rendaient narquois – même si son goût pour le roman comprenait ma fascination pour la terreur. Pour lui, cette incessante agitation avait bien un but suprême : elle devait remettre à l'endroit un monde qui tournait depuis des millénaires à l'envers.

Il n'accepta que la mort dans l'âme le reflux de l'après-Mai. N'ayant ni la force de se trahir, ni le courage de se suicider, il se trouva soudain découvert. Personne ne doutait de son intelligence, pas même lui ; mais sa singularité irréductible – son idiosyncrasie, aurait dit Gide – l'asphyxiait. Quand beaucoup de talents mineurs trouvent d'emblée une reconnaissance, leur désaccord avec la société n'étant que de façade, Philippe était tétanisé par la pression irrespirable de ses exigences. Interdisant à ses amis de le citer dans leurs livres, n'acceptant d'apparaître dans des revues que sous des pseudonymes grisâtres, réduit au silence par l'orgueilleux bâillon de sa censure, il souffrait d'un syndrome de disparition – Blanchot sans livre. Non seulement la littérature lui était interdite, comme le nom de Yahvé dans la religion mosaïque, mais sa sensibilité trop fière – diaboliquement fière – semblait le réduire à une pudeur, une clandestinité et un franciscanisme définitifs. Pour un peu il aurait fini comme ces millénaristes qui attendent la fin du monde pour s'investir, afin que les « vraies » choses commencent...

La nécessité l'obligea pourtant à fuir la tranchée d'où il observait sarcastiquement les compromissions d'autrui. Poussé par quelques amis, il sortit enfin de l'ombre, pour mieux se fondre dans celle

des ciné-clubs. Du moins les rétrospectives qu'il organisa, en hommage à Welles, Pasolini ou Becker, lui permirent-elles de s'exprimer enfin, en son nom. Ce n'était pas la fiction qui l'intéressa en soi, dès lors, mais bien les cinéastes capables de réenchâter ce monde qui refusait à se transformer. Trois auteurs y contribuèrent en tout premier lieu, pour avoir su unir la sensualité la plus violente à une luminosité quasi mystique : Dreyer, Bresson et Pasolini.

Il découvrit en disséquant leur œuvre l'avantage irrésistible du cinéma. Il permettait de revivre, autant de fois que voulu, ces rencontres que la réalité sabote trop souvent. L'angoisse se mêle intimement à l'attente, à traquer Tazio ; revoir *Mort à Venise* sur ce magnétoscope conjuratoire qui avait remplacé notre Grundig permettait de saisir l'éphémère, jusqu'à satiété.

Enfant, Philippe avait quelque chose de pervers. Il s'amusa à m'éprouver à travers une pédagogie toute socratique du rabaissement par l'ironie, et de l'élévation par le silence. Le mouvement premier soulignait à quel point le Monde était vide, en regard de la plénitude qu'il laissait espérer ; le second restituait leur mystère aux choses qu'il venait d'éviscérer. Que fait d'autre le cinéma, lui qui nous frustre de la chaleur des corps, mais nous comble en leur conférant une aura inoubliable ?

Philippe était devenu un être pour le cinéma ; mais je l'avais vu si souvent lire – et tant de fois il m'avait interrogé en famille sur mes lectures : « Alors explique-nous la différence entre bolcheviks et mencheviks, si tu as lu le *Staline* de Deutscher en entier ! » – que son profil revint souvent en filigrane, derrière la figure hautaine, ironique et blessée de Chamfort, dont j'écrivais la vie. Lui-même s'en aperçut et s'en amusa ; c'est plus tard que je rapprochai la Bibliothèque nationale qui éloigna le moraliste d'une Révolution qu'il aurait voulu voir tout emporter, de cette Cinémathèque qui permit à Philippe de s'épanouir.

Aujourd'hui, c'est à travers des films que je le retrouve. Il habite le verbe dur et le regard assyrien du Christ pasolinien, sa fureur contre les prêtres et son amour pour les hommes. Il hante l'indépassable *Ordet*, où nous lisions l'histoire transposée de